

William Butler Yeats

Chansons surnaturelles

traduit de l'anglais par Claire Malroux

I

Ribb devant la Tombe de Baile et d'Aillinn

Parce que tu m'as trouvé dans la nuit d'encre
Avec un livre ouvert, tu me demandes ce que je fais.
Note et digère mon récit, porte-le au loin
À ceux qui n'ont jamais vu ce crâne et sa tonsure
Ni ouï cette voix par quatre-vingt dix ans fêlée.
De Baile et d'Aillinn tu n'as pas besoin de parler,
Tous savent leur histoire, tous savent quelle feuille
Et brindille, quel nœud joignant à l'if le pommier
Surmonte leurs os ; mais dis ce que nul n'a ouï.

Le miracle qui leur a dispensé une telle mort
A transformé en substance pure ce qui jadis
Fut os et muscles ; quand pareils corps s'unissent,
Il n'est pas de point ici où ils se touchent, ni là,
Ni de joie violente, mais le tout se joint au tout ;
Car l'amour sexuel des anges est une lumière
Où pour son acmé tous deux semblent perdus, consumés.

Ici dans l'espace noir d'encre au-dessus
Du tremblement du pommier et de l'if,
Ici en l'anniversaire de leur mort,
Anniversaire de leur première étreinte,
Ces amants purifiés par la tragédie
S'élançant dans les bras l'un de l'autre ; ces yeux
Par eau, herbe et solitaire prière aiguisés
En yeux d'aigle, s'ouvrent à cette lumière.
Quoique brisée par les feuilles, elle luit
En un cercle dans l'herbe ; c'est là
Que je tourne les pages de mon livre sacré.

II

Ribb accuse Patrick

Une absurde abstraction grecque a rendu fou le bonhomme -
Rappelle-toi la Trinité masculine. Homme, femme, enfant (fils ou fille),
Voilà comment s'écrit toute histoire naturelle ou surnaturelle.

Naturel et surnaturel par le même anneau sont unis.
Comme l'homme, la bête, la mouche éphémère engendrent, le Dieu
engendre le Dieu,
Car les choses d'en bas sont des copies, dit la Grande Tablette smaragdine.

Tous doivent copier des copies, tous accroître leur espèce ;
Quand l'incendie de leur passion retombe, refroidi par le corps ou l'esprit,
Cette fourbe nature les monte, mêlant à leurs étreintes ses replis.

Le serpent aux écailles de miroir est le multiple,
Mais tous ceux qui vont par couples, sur terre, dans les flots ou l'air,
partagent Dieu qui n'est que trine
Et pourraient engendrer ou enfanter s'ils étaient capables d'aimer comme
Lui.

III

Ribb en extase

Qu'importe si tu n'as compris aucune parole !
J'ai dit ou chanté en phrases malhabiles
Ce que j'ai entendu. Mon âme avait trouvé
Toute joie dans sa cause ou raison d'être.
Dieu après Dieu dans un spasme sexuel engendrait
Dieu. Une ombre est tombée. Mon âme a oublié
Ces cris amoureux qui naissent de la quiétude
Et du jour doit reprendre l'ordinaire ronde.

IV

Là

Là se soudent tous cercles de tonneaux,
Là se mordent toutes queues de serpents,
Là convergent tous circuits vers un seul,
Là plongent toutes planètes dans le Soleil.

V

Ribb juge l'amour chrétien insuffisant

Pourquoi chercherais-je l'amour ou l'étudierais-je ?
Il vient de Dieu et passe l'entendement humain.
J'étudie avec un grand zèle la haine,
Car c'est une passion que je domine,
Une sorte de balai qui peut nettoyer l'âme
De tout ce qui n'est pas l'esprit ni la raison.

Pourquoi hais-je homme, femme ou événement ?
Mon âme attentive m'a imparti cette clarté.
De la terreur et de l'illusion libérée, elle peut
Débusquer l'impur, peut montrer enfin
Comment âme marchera quand ces tares ne seront plus,
Comment âme a pu marcher avant que ces tares ne fussent.

Alors mon âme délivrée apprendra par elle-même
Un plus sombre savoir et se détournera avec haine
De toute pensée de Dieu jamais conçue par l'homme.
La pensée n'est qu'un vêtement, l'âme une épousée
Qui ne saurait sous de tels oripeaux se cacher :
La haine de Dieu peut à Dieu conduire l'âme.

Sur le coup de minuit âme ne peut souffrir
Les accessoires corporels ou de l'esprit.
Que prendre avant que son Maître ne donne !
Où regarder avant qu'Il ne crée le spectacle !
Que savoir avant qu'Il n'ordonne de savoir !
Comment vivre avant qu'Il ne vive en son sang !

VI

Lui et Elle

Comme la lune s'élève
Il faut qu'elle s'élève,
Comme voyage la lune sacrée
Il faut qu'elle voyage :
« De sa lumière il m'eût aveuglée
Si j'avais osé faire halte. »

Elle chante comme la lune chante :
« Je suis moi, je suis ;
Plus ma lumière s'accroît
Plus loin je m'enfuis. »
Toute la création frissonne
De ce doux cri.

VII

Quel tambour magique ?

Il l'écarte du désir, lui coupe presque le souffle de crainte
Que le Maternel primordial quitte ses membres, que l'enfant cesse de
reposer,
Buvant la joie sur sa poitrine comme du lait.

À travers le feuillage-écran dans le jardin, quel tambour magique ?
Sur membres et sein ou sur ce ventre luisant, courent sa bouche et sa langue
nerveuse.
Qu'est-ce qui est venu de la forêt ? Quelle bête a léché ses petits ?

VIII

D'où venaient-ils ?

L'éternité est passion, garçon ou fille
Sous l'assaut de leur joie sexuelle s'écrient :
« Pour toujours et à jamais » ; puis se réveillent
Sans savoir quels Personnages ont parlé ;
Un homme dans les transports de la passion
Incante des phrases jamais imaginées ;
Le Flagellant frappe ces reins dociles
Sans savoir ce que le dramaturge dicte,
Quel maître fit le fouet. D'où venaient-ils,
La main et le fouet qui domptèrent Rome frigide ?
Quel drame secret dans son corps bouillonna
Quand fut conçu, changeant le monde, Charlemagne ?

IX

Les quatre âges de l'homme

Contre le corps il a mené un combat
Mais le corps a vaincu ; et marche droit.

Puis il s'est battu avec le cœur ;
Adieu la paix et la candeur.

Puis il s'est battu avec l'esprit ;
Laisse son cœur fier derrière lui.

Commencent ses guerres avec Dieu ;
Sur le coup de minuit Dieu sera victorieux.

X

Conjonctions

Si Jupiter et Saturne se rencontrent,
Dans les sarcophages, quelle moisson !

L'épée est une croix ; Il mourut là-dessus :
Sur le sein de Mars, soupirs de la déesse.

XI

Chas d'aiguille

Le torrent entier qui rugit
D'un chas d'aiguille est sorti ;
Choses futures, choses qui furent
Par le chas prolongent sa furie.

XII

Meru

La civilisation est cerclée, soumise
À une loi, sous l'apparence de la paix,
Par l'illusion infinie ; mais pour l'homme la vie
Est pensée, et malgré sa terreur il ne cesse
De dévorer, siècle après siècle ;
Il dévore, et dans sa rage ravage pour s'abîmer
Dans la désolation du réel :
Égypte et Grèce, adieu, et adieu, Rome !
Les ermites sur le mont Meru ou l'Everest,
Dans leur grotte de nuit sous la neige profonde
Et là où la neige et le terrible souffle d'hiver
S'acharnent sur leurs corps nus, savent
Que le jour ramène la nuit, qu'avant l'aurore
Sa gloire et ses monuments auront disparu.

(from *A Full Moon in March*, 1935,
in *The Collected Poems of W. B. Yeats*,
Macmillan and Co. Ltd, 1950)